Perspective

Actualité en histoire de l'art

2 | 2021
Habiter

Éditorial

Marine Kisiel et Matthieu Léglise

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/perspective/24466>

DOI : 10.4000/perspective.24466

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2021

Pagination : 6-11

ISBN : 978-2-917902-92-9

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Marine Kisiel et Matthieu Léglise, « Éditorial », *Perspective* [En ligne], 2 | 2021, mis en ligne le 10 février 2022, consulté le 04 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/24466> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.24466>

Tous droits réservés

ÉDITORIAL

Marine Kisiel et Matthieu Légli

L'être *humain* (ne disons pas l'homme) ne peut pas ne pas habiter en poète. Si on ne lui donne pas, comme offrande et don, une possibilité d'habiter poétiquement ou d'inventer une poésie, il la fabrique à sa manière¹.

Habiter, pour commencer.

Reprenant à l'hiver 2020 la rédaction en chef de *Perspective*, à la suite de Judith Delfiner dont nous saluons amicalement le travail décisif, nous nous trouvons, sur le seuil, marqués par l'expérience nouvelle et universelle des confinements. La mesure vitale des distances et des rapprochements, les résonances du dedans et du dehors, l'attention aux formes nouvelles de nos interactions, l'expérience altérée de la spatialité et de ses horizons rabattus : les termes urgents de l'habitabilité s'étaient imposés au cœur de nos vies. Aussi avons-nous souhaité consacrer ce numéro à une question que nous avons dernièrement toutes et tous vécue en des termes singuliers, bien souvent à notre corps défendant, et que nous avons posée à celles et ceux qui font l'actualité de l'histoire de l'art : qu'est-ce qu'habiter ?

À l'heure où se conjuguent les crises – écologique, migratoire, pandémique –, qui toutes ont trait à la question de l'habiter et de l'habitabilité, l'histoire de l'art peut nous permettre de regarder autrement cette problématique des communs, au confluent du sensible et des représentations, des imaginaires et des formes de vie. C'est le cheminement vers ce constat que la crise écologique est avant tout une crise des représentations que retrace ici Bruno Latour, en compagnie de Matthieu Duperrex, en posant un regard rétrospectif sur les liens féconds qu'il a entretenus toute sa vie avec l'histoire de l'art.

Comme dans cette œuvre de Patrick Neu (**fig. 1a-b**) où s'invitent et s'abritent les espaces et les imaginaires, les règnes et les échelles, les héritages et les devenirs, « Habiter, c'est faire et défaire des mondes à l'intérieur d'autres mondes, sans cesse² » ; habiter, c'est cohabiter, nécessairement, tant d'un point de vue spatial que temporel. C'est également interroger, à partir de soi, les ressources et l'organisation de la maison – c'est cela, étymologiquement, l'*écologie* – et tisser avec les siens, et ceux qui leur

1a-b. Patrick Neu, *La Salle du Chapitre*, 2017-2018, reproduction à l'échelle 1/10 de la salle du Chapitre de l'abbaye de Maubuisson, bois de tilleul, cire, miel, verre, abbaye de Maubuisson / conseil départemental du Val-de-Loire.

sont liés, la compréhension commune d'une histoire partagée. Ausculter ses fondations, et construire, à travers ce regard sur son histoire, le présent d'une discipline en mouvement.

Nous souhaitons que *Perspective* continue à incarner cet espace partagé, celui d'une écologie du regard et du savoir sans cesse actualisée. Pour ce faire, nous nous sommes repenchés sur la structure et le fonctionnement de la revue, qui s'étaient beaucoup modifiés et complexifiés durant ses quinze années d'existence. Un comité de rédaction pérenne comprenant une quinzaine d'historiennes et d'historiens de l'art de l'université et des musées œuvre désormais au jour le jour à la fabrique de la revue ; il accompagne le binôme de corédaction en chef que nous formons, de même que les chercheuses et chercheurs que nous inviterons dorénavant à coordonner les numéros de la revue. Ce principe de rédactions en chef invitées est au cœur de la collégialité que nous défendons : toujours thématique, chaque numéro ouvrira, à travers eux, à des horizons vers lesquels nous ne saurions aussi justement nous projeter sans leur contribution. Par ailleurs, comme Marc Augé décrivant, dans son essai sur les « non-lieux », le « strabisme méthodologique » auquel est soumis l'ethnologue, qui « ne doit perdre de vue ni le lieu immédiat de son observation ni les frontières pertinentes de ses marches extérieures³ », il nous importe que *Perspective* s'ouvre résolument au principe du « bon voisinage » cher à Aby Warburg. Ainsi, nos voisins disciplinaires, qu'incarnent Bruce Bégout, Tim Ingold, Matthieu Duperrex et Bruno Latour dans le présent volume, ont-ils trouvé en la revue un terrain partagé de réflexivité et de féconde *indisciplinarité* – celle-là même que déploie ici l'anthropologue Tim Ingold, « indiscipliné de la manière la plus disciplinée qui soit » en compagnie de l'artiste Sophie Krier dans une correspondance sensible sur les liaisons entre art, histoire de l'art et anthropologie. Ils nouent leurs réflexions multiples, enthousiasmantes, à la proposition formulée par Arturo Escobar, d'imaginer des « façons de faire monde, autres que modernes », et de tirer les fils de ce « tissage de connaissances » qui caractérise la pluriversité selon l'artiste mexicain Aldo Ramos.

« Tisser les connaissances » et considérer que « Tout pays étranger est une patrie, et toute patrie un pays étranger⁴ », comme l'écrivait un auteur anonyme du II^e siècle : ce pourrait être la belle définition d'une position historiographique conséquente, que nous tenons à réaffirmer comme part constituante et première de l'identité de la revue. Cette tendance salutaire à l'*estranagement*, au chiasme méthodologique, doit, en effet, s'appliquer à une histoire de l'art d'autant plus libre et opérante qu'elle est consciente d'elle-même, de ses histoires, de ses puissances et de ses marges – de ses clartés et de ses ombres. Hospitalité aux voisinages pluriels, actualité d'une recherche s'énonçant avec conscience au futur antérieur, construction collaborative des numéros : autant de lignes à partir desquelles dessiner l'avenir de *Perspective*.

Le faisceau de contributions éclairantes que les autrices et les auteurs du numéro nous ont permis de rassembler ici porte la question centrale des liaisons entre habitabilité et représentations vers plusieurs « zones critiques » : celles des corps, des territoires, des lisières et des imaginaires.

Constats et projections, pour commencer, traversent l'entretien de Monique Eleb et Estelle Thibault, de même que le débat animé par Tiphaine Abenia et Daniel Estevez. D'une conversation l'autre, la démarche d'approche, de consultation et de compréhension des mécanismes qui sous-tendent nos manières d'habiter, de construire et de transformer nos environnements se répondent, et le regard porté sur l'« action ordinaire des communautés habitantes » avec lesquelles ont travaillé, en divers points du globe, les collaborateurs de l'agence Hutin entre en résonance avec la méthodologie adoptée par Monique Eleb pour composer une histoire de l'architecture de la vie privée capable d'appréhender l'action savante des architectes aussi bien que l'appropriation, par les habitants, de leur espace

domestique. Cette appropriation du domestique se fait également par les images qu'il abrite, des plus vernaculaires aux plus prestigieuses, comme le montre Pierre-Olivier Dittmar dans le débat qu'il pilote sur la façon dont ces images affectent notre vie ordinaire et quotidienne. Une dimension onirique n'en est pas pour autant absente, et revient par ailleurs dans trois essais, qu'il s'agisse d'observer le rêve de la maison méditerranéenne sur laquelle se penche Jean-Philippe Garric, celui de temps et de lieux éloignés dans la formation de l'histoire de l'art de Jacob Burckhardt qu'étudie Pascal Griener, ou l'idée d'un Grand Paris à la fois proche et lointain dans l'œil des photographes et des habitants, qu'évoquent Raphaële Bertho et Denis Martouzet.

Habiter, c'est donc aussi *être habité*. Todd Olson le montre, qui observe comment les corps, l'organique et le symbolique se hantent les uns les autres dans l'essai qu'il consacre à Poussin, en analysant la façon dont les thèmes de la maladie, de la contamination et de l'invisibilité peuvent renvoyer à la survivance de l'antique dans le présent. Alysée Le Druillenec investit également ces zones de hantise organique et spirituelle à partir des figurations de sainte Thérèse d'Avila et du concept d'« inhabitation trinitaire ». Théologie et histoire de l'art se confrontent et se modulent ici, de la même manière que la mode, l'architecture et l'historiographie se lient dans l'essai d'Émilie Hammen, qui interroge une exposition de l'architecte Bernard Rudofsky sur le vêtement envisagé comme habitat premier.

Entre l'habit et l'habitat, ce numéro de *Perspective* aborde par ailleurs les cabanes, ces abris aux formes multiples qui toutes ont cependant en commun la caractéristique « de ne pouvoir devenir ruine », comme le note justement Bruce Bégout dans une tribune vive et impertinente. La mode architecturale renouvelée pour ces habitations précaires oscillant entre panique et ludique, et les fascinations intellectuelles récentes – largement partagées – qu'elles inspirent y sont mises en regard des questions qu'elles soulèvent quant à notre position *dans* et *face* à un monde précaire.

Cette précarité de nos présences au monde, de nos rapports aux traces et aux tâches de l'histoire, Alain Schnapp, Jean-Paul Demoule et leurs invités l'interrogent au long cours, de l'Antiquité à nos jours, dans un débat consacré à la vie avec et dans les ruines. De l'esthétique de la commémoration des modernes au *ruin porn*, en passant par la façon dont l'anthropocène et les écocides modifient notre position face aux ruines, l'histoire de l'art et l'archéologie peuvent nous fournir des abris intellectuels, modestes mais efficaces pour penser la catastrophe au sein de laquelle nous habitons désormais. Si l'« On n'échappe pas aux ruines », « c'est que l'homme s'assied là où la cendre repose⁵ », écrit Diderot : cette conjonction de l'histoire et du présent, de l'habiter et de la hantise, de la vie et de la mort, Margaret Freeman s'en empare à son tour dans un essai sur le nomadisme envisagé au prisme d'une hantologie de l'architecture chez les Bédouins.

Et, parce que ce terme souvent dévoyé de « hanter » renvoie étymologiquement à l'action de « ramener à la maison » ou d'« offrir un foyer », comme le rappelle Margaret Freeman, nous avons choisi de placer en exergue de ce numéro, sur une couverture qui l'abrite dans sa vibrante fragilité, une photographie de l'artiste israélienne Sivan Elirazi, que traversent les thèmes du refuge, de l'exil et du « désert qui croît⁶ ». Toute l'œuvre, dont l'élégante simplicité plastique cache une densité vertigineuse d'échos et de liaisons, se déploie en tensions et en lisières, entre l'inquiétude d'un isolement et la douceur d'un geste intime, entre un territoire vide, hanté des bruits et des fureurs de l'histoire et les paysages mentaux que les artistes y opposent – entre le prosaïque, la catastrophe et le fantastique. L'œuvre s'intitule *Cloth of War*, « tissu de guerre ». La couleur verte de ce dernier, en regard de l'identité de l'artiste confrontée à ces guerres de territoire et de croyance où l'on vit sans cesse au bord – de l'explosion, de la décence, de l'habitable – n'est pas anodine. On songe, au-dessus de la dormeuse en suspens, à Deleuze, à Guattari et à leur théorie de la « nomadologie », selon laquelle le nomade, en tant que pur devenir, constitue une « machine de guerre » contre l'État, la territorialisation et les immobilismes identitaires⁷. Sivan Elirazi, immigrée israélienne venue d'Ukraine, se met en scène reposant au milieu des cendres du monde et de l'histoire, abandonnée au sommeil dans la précarité d'un geste par lequel son corps se love et se ramasse, réfugiée sur les limites du tissu vert d'une oasis symbolique ou d'une communauté de croyances – couverture de fortune, drapeau ou tapis magique –, une jambe dessus, une jambe dessous, en équilibre, en fuite, sur le bord. Ce geste déplacé de l'habitude – position familière au creux du désert – est un geste magique, performatif, par lequel Sivan Elirazi se crée un abri symbolique de formes et de songes, une « maison onirique⁸ » qui se fait un toit de nos regards en surplomb. La responsabilité du regard qu'elle nous confie, s'y abritant, est immense et décisive. En tant qu'historiennes et historiens de l'art, elle nous interpelle au premier plan.

Alors que le monde connaît une montée générale aux extrêmes, nous devons nous tenir au bord, en équilibre – une jambe dedans, une jambe dehors – et trouver avec tact les formes plastiques et verbales nous permettant de tisser à nouveau les fragments épars du réel. Il en va de même pour notre discipline-carrefour : explorons les lisières, arpentons les frontières, frayons avec nos voisins, pour faire « tenir le centre⁹ » de ce qui nous constitue. Du « tapis-refuge » de Sivan Elirazi au « manteau de Gaïa », du vêtement-architecture au plurivers comme « tissage de connaissance » : les métaphores du textile et de l'organique constituent la trame de ce numéro dédié aux formes et aux imaginaires plastiques de l'habiter, qui nous constituent autant que nous les constituons, et dont nous rendons compte autant que nous les imaginons.

NOTES

1. Henri Lefebvre, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 113 et p. 155.
2. Jean-Marc Besse, *Habiter : un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013, p. 222.
3. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 146.
4. [Auteur anonyme], *Épître à Diognète*, Henri-Irénée Marrou (intro., éd. et trad. fr.), Paris, Cerf, 1952, v. 5.
5. Denis Diderot, *Œuvres esthétiques*, Paris, Garnier, 1968, p. 507.
6. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Marthe Robert (trad. fr.), Paris, Le Club français du livre, 1958, p. 288, IV, 2.
7. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, t. II. *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
8. Gaston Bachelard, *La Terre et les Rêveries du repos*, 1948, p. 98.
9. Voir le poème fameux de William Butler Yeats, *The Second Coming*.